

Étudiants canadiens de tous les pays: Unissez-vous

Étienne Bienvenu

On aura beau être cynique et douter de l'efficacité (ou même de la pertinence) des divers mouvements étudiants de notre beau et grand pays enneigé, il faut avouer que la situation des étudiants québécois et canadiens a déjà été plus rosée. Au cours de la « Journée nationale de la dette étudiante » qui battait son plein hier au Shatner, un grand nombre de statistiques plus qu'inquiétantes auraient pu émouvoir jusqu'au fils de Bill Gates. Par exemple, on sait que depuis 1993, le gouvernement libéral a effectué des coupures de plus de 2.3 milliards en éducation post-secondaire seulement, et que, par conséquent, la dette moyenne des étudiants canadiens a triplé en huit ans. On estime que pour compléter un Bac de quatre ans, l'étudiant qui se retrouvait avec 8.700 \$ d'en-

dettement en 1990, va devoir emprunter jusqu'à 25,000 \$ en 1999. Bon. Divisons ça de moitié pour compenser l'ardeur des militants étudiants, et le bachelier moyen se retrouve tout de même avec 12.500 \$ de dettes. Avec un misérable Bac comme toute garantie d'emploi.

Y'a d'la joie...

Vu que cet état de fait est insupportable, il faut faire quelque chose. Justement, le 11 février prochain sera une journée de démonstration étudiante pan-canadienne. Tous les étudiants sont invités à manifester pour la négociation d'un accord pan-canadien qui garantirait

d'abord le financement public total de l'éducation, la gratuité et l'accessibilité universitaire parce que « les coupures budgétaires ne sont pas une nécessité mais un choix hypocrite qu'il faut dénoncer ». Les organisateurs de cette journée ré-



clament aussi l'autonomie et la démocratisation des lieux de savoirs, et le « droit de protester et de faire

des démonstrations au Canada sans répression ». Un peu intense, quand même...

Malheureusement, pour ceux qui trouvent ces demandes un peu excessives (et encore, elles ne sont pas toutes mentionnées ici), il n'y a pas beaucoup de façons plus modérées de se faire entendre. La question s'impose; comment être solidaire à des idées, des attitudes que l'on ne partage pas? Une possibilité qui s'offre à nous est d'essayer de faire abstraction des demandes un peu loufoques de cette journée du 11 février et d'aller manifester quand même.

Dans l'intérêt de tous les étudiants nous devons nous manifester d'une façon ou d'une autre. Or, pour toute manifestation, son impact et son efficacité dépend d'abord et avant tout du nombre de manifestants. Un mouvement

possédant les demandes les mieux fondées et les plus raisonnables du monde passe toujours sous silence s'il n'attire qu'une petite masse peu enthousiaste. La solidarité étudiante est cruciale pour brasser ne serait-ce qu'un peu la bureaucratie qui nous gouverne. Rester cynique et amorphe ne nous mènera nulle part. Il faudra savoir renoncer à notre intégrité et rejoindre le mouvement (quel qu'il soit) si l'on veut vraiment compter dans le débat qui nous concerne. Oublions notre cynisme générationnel (et notre cerveau) pour créer une solidarité, ou au moins avoir l'air de s'en rendre entre nous.

Pan-Canadian day of action se tiendra mercredi, le 11 février prochain. Le point de ralliement est au coin de Maisonneuve et Mackay (métro Guy) à 12h30.

Deux langues, une seule cité

Maude Laparé

Soyons francs: hormis la grande manifestation dans les rues de Montréal l'avant-veille du référendum et les tribulations du ministre Stéphane Dion, peu de choses témoignent de l'intérêt des Canadiens anglais pour la cause nationaliste québécoise. L'expression maintenant consacrée des « deux solitudes » est on ne peut plus manifeste à cet égard.

C'est néanmoins pour mettre un terme à cet isolement que le 22 janvier dernier, la revue fédéraliste québécoise *Cité libre*

a lancé sur le marché canadien sa première édition bilingue. C'est donc une tribune publique pancanadienne pour riposter à la propagande séparatiste du Québec que l'équipe de *Cité libre* veut offrir. Entreprise idéaliste, peut-être...

La plupart des gens connaissent *Cité libre* pour le rôle qu'elle a joué dans l'avènement de la Révolution tranquille. À partir de 1950, des intellectuels du Québec s'étaient donné la mission de dénoncer la « grande noirceur » du régime duplessiste. À partir de 1962, toutefois, *Cité libre* s'est attelé à un autre cheval de bataille, soit la dénonciation du nationalisme ethnoculturel.

Or, si *Cité libre* a, depuis lors, toujours lutté contre le nationalisme québécois et pour l'unité canadienne, « ce n'est pas seulement pour éviter l'éclatement du Canada, ni pour défendre un fédéralisme abstrait », affirment les rédacteurs en chef de

la revue, Max et Monique Nemni. En fait, *Cité libre* veut défendre des valeurs sociales et humaines qui vont bien au-delà de la protection de l'unité canadienne.

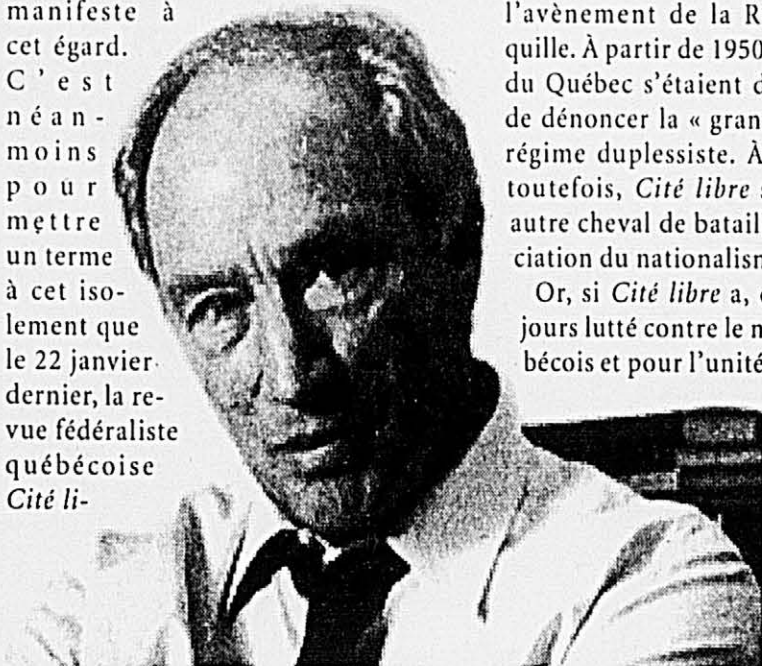
En ce début de l'année 1998, l'équipe éditoriale choisit donc d'ajouter une dimension nouvelle à sa lutte contre le sécessionnisme, qu'elle appelle la nouvelle religion d'état. Elle a jugé que le moment était venu pour l'ensemble des Canadiens de pénétrer la culture politique du Québec afin qu'émergent de nouveaux points de vue. Afin, aussi, que la situation québécoise soit mieux perçue à l'extérieur du Québec. D'ailleurs, dans leur éditorial de janvier, les rédacteurs en chef écrivent: « Il est grand temps de reconnaître que le problème du nationalisme québécois concerne tout le Canada. Cessons donc de poser la question naïve des années soixante, "What does Quebec want?", et demandons-nous plutôt: "Que voulons-nous, nous tous citoyens canadiens, comme pays?" ».

En dépit de tout cela, on peut se demander si la nouvelle orientation que choisit de prendre *Cité libre* aura un réel

impact sur la situation politique. Nul suite en page 2

SOMMAIRE

2	Colonne: Présomption d'innocence et démocratie	
	Éditoriaux: Pour ou contre une réforme à McGill?	3
4	Culture: Carbone 14, Happy Together, Masculin-Féminin et les adieux de French B.	5
6	La merveilleuse histoire des nombres	
	Naissance d'un écossais hermaphrodite	7
8	La B.D. et la crise irakienne	



Pierre-Elliott Trudeau, fondateur de Cité Libre



Cette semaine, Michel se prend pour un columniste

Présumé COUPABLE

Michel Bolduc

Beaucoup a été dit et écrit depuis les deux dernières semaines sur la relation extraconjugale qu'aurait eue le président américain Bill Clinton avec une ex-employée de la Maison-Blanche, Monica Lewinski. Alors que certains commencent à en avoir ras-le-bol de cette histoire, plusieurs aimeraient en apprendre plus, question évidemment de faire toute la lumière sur ces allégations. Les Américains, ils l'ont-ou l'affaire ! Pourtant, dans tout ce cirque médiatique, un principe fondamental de nos sociétés « modernes » semble avoir été oublié : la présomption d'innocence.

Il est tentant ici de vouloir condamner les médias et leur démesure. Que ne feraient-ils pas pour faire grimper leur cote d'écoute ou mousser leur tirage ? Il faut dire pour leur défense que ça faisait un petit moment qu'ils n'avaient pas eu quelque chose de cette ampleur à se mettre sous la dent. Vingt-quatre ans à attendre, c'est long. Mais fallait-il en faire autant ?

Par ailleurs, ce jeu de détective auquel s'adonnent les médias est loin d'être inoffensif. Même si Bill Clinton était lavé des accusations qui pèsent actuellement contre lui, sa crédibilité risque fort de rester entachée en permanence par cette affaire. Comment va-t-il pouvoir jouer les durs avec Saddam maintenant après « s'être fait prendre » les culottes à terre ? Richard Jewell, cet homme qui avait été accusé d'avoir placé, dans le fameux sac à dos, la bombe qui a perturbé les Jeux olympiques d'Atlanta, est un exemple de victimes de la machine à rumeurs américaine. Le F.B.I., faute de preuves, n'a jamais inculpé l'homme formellement. Néanmoins, le pauvre a dû se résigner à se terrer chez lui afin d'échapper aux regards soupçonneux de ses compatriotes.

Moi-même un pécheur invétéré (que Dieu me « blesse »), je ne pouvais, toutefois, me résigner à jeter la première pierre au démon médiatique américain. D'une part, la présomption

d'innocence est-il un principe auquel les journalistes sont tenus ? N'ont-ils pas le rôle important de révéler les faits ? D'obliger les journalistes à tenir compte des conséquences potentielles de leurs révélations ne pourrait que compromettre la réalisation de leur « mission ».

D'autre part, et la comparaison avec la France est révélatrice ici, cette tâche qu'on assigne aux journalistes de faire éclater la vérité au grand jour n'est-elle pas essentielle au bon exercice de notre système judiciaire, tel que basé sur le principe de la présomption d'innocence ? Les médias aident à assurer un certain équilibre en se plaçant du côté des « victimes ». Les journalistes auraient peut-être une attitude moins « agressive » si tout accusé n'était pas présumé innocent par les tribunaux. Selon le droit criminel français, par exemple, un accusé est essentiellement présumé coupable. L'accusé et non le procureur a le « fardeau de la preuve ». Faut-il s'étonner alors que Lionel Jospin puisse balayer du revers de la main, sans provoquer trop de vagues médiatiques, des accusations de corruption et de fraude en disant aux journalistes d'arrêter de fouiller dans les poubelles ?

En fait, il apparaît que Bill Clinton n'aura pas besoin d'un véritable procès pour redorer son image auprès du peuple américain. En effet, la crédibilité du président américain remonte dans les sondages, alors que celle de ses détracteurs semble descendre à mesure que nous parvenons de nouvelles révélations. La machine médiatique américaine est une arme à deux tranchants qu'il faut manier avec soin. Bill Clinton a compris que parfois le silence est d'or. Dommage, penseront les maris infidèles, que le silence ne puisse apaiser les soupçons de leur épouse de la même façon qu'il endort une nation de 250 millions d'habitants !

Suite de l'article
« cité libre » en page 1

doute que s'ils arrivent à trouver un public à Toronto, Ottawa, Vancouver et Halifax, les collaborateurs réussiront à informer les Canadiens de la situation du Québec. Mais le pendule reviendra-t-il alors vers le Québec ? Une revue clairement étiquetée fédéraliste et canadienne aura-t-elle une influence plus grande sur l'élite souverainiste ? Il faut se rappeler que la manifestation du 28 octobre 95 avait, dans les sondages, diminué l'avance du camp du « non ». Des canadiens hors-Québec pourront-ils réellement apporter des solutions nouvelles à une situation dont on ne leur présentera qu'un versant de la médaille ? Cela semble plutôt improbable.

Il est manifeste qu'il faut agir pour instaurer un dialogue entre les deux communautés linguistiques du Canada, mais peut-être, pour rallier les souverainistes québécois endurcis, faudrait-il que ce soit l'oeuvre du Canada vers le Québec plutôt que l'inverse.

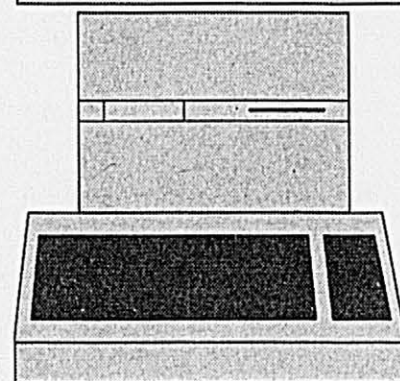
Le d@ily
français sur
internet

Sur le WEB:

<http://vub.mcgill.ca/dailyfrancais>

E-M@IL:

dailyf@vub.mcgill.ca



Avis à tous:

Le programme d'études sur le Québec de l'université McGill organise un colloque sur la jeunesse québécoise, ce vendredi 6 et samedi 7 février. Nous vous invitons à assister en grand nombre à cet événement unique, qui mettra en scène des conférenciers des quatre universités montréalaises, dont Frédéric Mérand (go Fred!) et Anne Trépanier (go Anne!), anciens collaborateurs au Daily français, et gens d'une sagesse notoire. Pour informations, s'adresser au PÉQ (prof. Alain Gagnon) ou au département de langue et littératures françaises.

McGill Daily
FRANÇAIS

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef

Maude Laparé / Jérôme Lussier

rédaction nouvelles

Étienne Bienvenu / Patrick Primeau

rédaction culture

David Grolson / Isabelle Porter

mise en page

Étienne Bienvenu

Cédric Jouve

Jérôme Lussier

correction

Marie-Christine Lalande

collaboration

Karine Abadie

Christophe Pelé

Michel Bolduc

Marie-Christine Lalande

Gaëlle Le Bre

Sébastien Rock

Nicolas Delerue

dessinateur

Michel Hellman

LE MCGILL DAILY

coordination de la rédaction

Sonia Verma

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedov et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318

MANQUE D'AMOUR?

BESOIN D'AFFECTION?

Les étalon(ne)s du daily français t'attendent dans leur écurie!

Le mardi à 17H00 à l'édifice Shatner B03

En automne 1995, M. Bernard Shapiro publiait le document « Towards a New McGill », qui proposait de transformer McGill en une université privée d'environ 5000 étudiants, à vocation plus spécialisée, et exigeant des frais de scolarité de l'ordre de 10 000 \$ par année. Malgré des protestations de la communauté universitaire, M. Shapiro a remis le projet sur la table en novembre dernier, dans un mémoire sur les options fiscales et académiques de McGill. Le Daily français vous présente donc deux éditoriaux opposés, reflétant la divergence des points de vue sur la question.

L'esprit sportif

Their blood is the bluest, their little hearts beat truest, and plain girls are the fewest
at McGill.

The teams are winners ever
at McGill.

For they are vanquished never
at McGill.

« At McGill » (dans The McGill University Song Book, 1921)

Cette charmante petite chanson puisée au cœur du patrimoine mcgillien vient nous rappeler à quel point l'esprit de compétition et le souci de l'excellence ont toujours été au cœur des préoccupations de notre chère université. Ainsi, à défaut de prétendre que McGill est une université qui se prend pour une autre, disons plutôt que jamais elle ne s'est considérée comme une université comme les autres. Le projet « Towards a new McGill » en est une belle démonstration.

Selon M. Shapiro, l'endettement de notre université a atteint un point critique, et il n'est plus possible d'effectuer davantage de compressions sans nuire gravement aux services aux étudiants, dont la qualité s'est déjà considérablement détériorée ces dernières années. L'argument-clé du recteur, dans la défense du projet, c'est que ce fantastique virage permettrait à McGill d'améliorer nettement la qualité de la formation des étudiants: en limitant le nombre de ces derniers à 5000, on atteindrait un ratio moyen de 12 élèves pour un professeur. Un rêve, si nous pensons à nos classes actuellement bondées. C'est-à-dire un rêve pour les 5000 heureux qui auront les moyens (financiers ou intellectuels) d'appartenir à la nouvelle et sélecte McGill. Les 22 000 étudiants, désormais de trop, qui auraient normalement rejoint les rangs de notre institution, n'auraient qu'à aller accroître la surpopulation des classes de Concordia, de l'UQAM ou de l'Université de Montréal, dont la situation est, au fait, pire encore que la nôtre. À l'UdeM, le ratio étudiants/professeur est déjà de 22/1, et à l'UQAM, il atteint 25 ou 26/1 ! Chez nous, nous en sommes encore à 19 étudiants pour un professeur, et nos frais de scolarité (afférents inclus) sont sensiblement plus élevés. Ainsi, si notre école accuse de plus en plus de lacunes, elle semble, à côté de ses voisines, mal placée pour jeter les hauts cris. Comment alors expliquer qu'aucune autre université québécoise ne songe encore à réduire son accessibilité aux étudiants pour s'en tirer ?

C'est simplement que, pour monsieur Shapiro, et les partisans de l'idéologie que la chansonnette du début sous-tend, McGill n'est simplement pas comparable à l'UQAM, l'UdeM ou Laval. Parlez plutôt, à Shapiro et aux têtes dirigeantes de l'université, de Harvard, Columbia ou Princeton; parlez-leur des universités dont on parle sur la scène internationale. De ce groupe-là, selon eux, McGill fait ou devrait absolument faire partie. McGill doit être sur la carte: une réputation internationale, ça se paye.

Prêchant la solidarité inter-universitaire en tant que président de la CREPUQ, M. Shapiro donne avec son projet de privatisation l'image d'une université se fichant bien d'affaiblir l'ensemble du réseau pour servir ses ambitions propres. Et si la société québécoise n'avait pas les moyens de ces ambitions ? La duplicité du discours de notre recteur est intolérable. Surtout lorsque celui-ci concluait dans sa récente allocution devant le Canadian Club en s'en remettant à une douteuse « justice sociale ». « Certains hommes sont plus égaux que d'autres » disait Georges Orwell. Une idée qui prend tout son sens ici lorsqu'on promouvait une éducation à deux vitesses, où on vante les mérites des universités à l'américaine, ouvertes aux génies ou aux riches. McGill voudrait se donner le monopole de l'éducation des élites, des futurs Canadian Club... Certains répondront que des bourses d'études aux plus talentueux empêcheraient la création de véritables inégalités sociales dans les universités. Pourtant, de telles bourses ne pourraient subvenir aux besoins que d'une infime minorité d'étudiants. Non pas les bons ou les super bons mais bien les super-super-super bons, au mieux 10% de la population étudiante. Cette « menace de médiocrité » que Shapiro voit planer au-dessus du ciel universitaire québécois, il ne songe qu'à s'en débarrasser sur le dos de ses confrères de la CREPUQ ! Aux autres universités d'accueillir les « second best... »

La mauvaise foi de notre recteur est particulièrement flagrante lorsqu'il affirme que l'université a déjà tout essayé pour éviter de prendre le virage radical qui s'annonce. En vérité, si les universités prenaient la peine de s'écarter un moment des traditionnelles règles de compétition et de l'esprit de clocher qui les anime, il y a fort à parier que le champ de solutions envisageables s'élargirait, tout à coup. On peut, par exemple, imaginer une espèce de réseau où chaque université, spécialisée dans un éventail de domaines réduits, offrirait aux élèves un excellent service que ses consœurs ne pourraient pas concurrencer. Un réseau coordonné d'universités correspondrait en effet sans doute mieux à ce qui survit encore de la philosophie québécoise de l'enseignement, qui visait à rendre l'éducation accessible au plus grand nombre.

Mais peut-on demander à McGill d'adhérer à une philosophie à laquelle elle n'a jamais semblé croire ? Et peut-on la blâmer encore de tirer profit du contexte économique actuel pour justifier l'intolérable ? En faisant fi de la réalité québécoise et des valeurs qui lui sont associées et en décidant d'adhérer plutôt à un modèle universitaire corporatiste, McGill décide elle-même de troquer son rôle d'université contre celui de club privé.

Marie-Christine Lalande et Isabelle Porter

Vive la différence

« La vie, c'est la pluralité; la mort, l'uniformité »

- Octavio Paz

On dira ce qu'on voudra : tout est une question d'idéologie. Oui, il y a les faits, mais l'important, c'est ce qu'on en fait.

McGill est acculée au pied du mur. D'un côté le financement de l'état se tarit davantage chaque année - 48 millions en coupures depuis 1992, 20 autres à prévoir d'ici deux ans - de l'autre, le gel des frais de scolarité qui empêche de combler ce manque à gagner. Quand les universités essaient de renflouer leurs coffres en s'adressant à l'entreprise privée - seul recours possible - on crie à la capitalisation du savoir, on dit non aux grosses méchantes corporations dans notre univers pur et libre. « Faire plus avec moins ! » clame le slogan absurde qui tente de justifier la situation.

Allez dire ça aux sans-abris, pour voir.

Les institutions ont besoin d'argent : pour payer les profs, se doter des technologies de pointe et financer la recherche.

Plus il y a d'argent, plus il y a de profs, de technologie et de recherche, et plus l'université performe, innove, et accroît la qualité de son enseignement. C'est l'équation de base. Considérant que le gouvernement - et donc, dans le lointain, la population - ne veut plus subventionner l'éducation supérieure, il ne reste en gros que deux solutions.

La première consiste à abaisser la qualité des programmes : moins de profs, plus d'étudiants, moins de recherche, moins d'équipement. C'est la tendance actuelle, due entre autres à l'apathie des milieux financiers et aux revendications étudiantes pour le gel des frais de scolarité. M. Shapiro disait récemment à ce sujet que les étudiants n'avaient remporté qu'une demi-victoire : accessibilité, oui, mais à quoi ? à moins de cours ? moins de profs ? moins de labos ?

En effet, suivant ce scénario, le budget de McGill par étudiant tombera sous les 10 000 \$. À titre d'exemple, mentionnons que le MIT ou le Illinois Institute of Technology, auxquels McGill veut se comparer, ont des budgets par étudiant oscillant entre 50 000 \$ et 80 000 \$. C'est tout dire. Quant au fonds de dotation de McGill, évalué à 500 millions de dollars, il ne pourrait servir - si on pouvait l'employer à cette fin - qu'à faire augmenter le budget par étudiant de 500 \$ par année. En comparaison, le fonds de dotation de Harvard est de 12 milliards de dollars, américains.

La seconde possibilité, plus révolutionnaire, consiste donc à maintenir ou à améliorer la qualité de l'université en cherchant des revenus ailleurs que chez le ministre, qui resserre sa bourse chaque année. Cela signifie une hausse des frais de scolarité et une participation plus active des agents économiques. C'est entre autres ce que proposait le projet « Towards a New McGill », mis temporairement sur les tablettes par l'avalanche de vociférations ulcérées qui l'ont accueilli. On criait à l'élitisme, au néo-libéralisme, au schisme. Mais surtout, on criait. L'apathie, l'utopie et le bruit avaient accouché d'une idéologie.

Parce qu'au fond, la véritable question est d'ordre politique : les universités québécoises doivent-elles toutes couler ensemble, égales dans leur médiocrité croissante, ou au contraire se diversifier, pour répondre à leurs missions différentes de démocratisation du savoir et de recherche de l'excellence ? Avec la fin de l'État-providence, cette dernière option semble désormais inévitable.

L'heure est au réalisme.

Alors que le système actuel met toutes les institutions sur un pseudo-pied d'égalité, un changement pourrait faire de McGill une université « officiellement » très compétitive, et de l'UQAM, par exemple, une université « officiellement » accessible et démocratique. Rien n'empêche la cohabitation de ces deux systèmes : c'est le cas en France et aux États-Unis, entre autres.

Sans cette redéfinition du paysage universitaire, on peut s'attendre à un avenir ténébreux pour l'éducation supérieure québécoise. Les meilleurs étudiants (si nous arrivons encore à en produire) s'exileront de plus en plus vers les universités étrangères, tandis que le niveau académique des institutions à vocation sociale s'abaissera lui aussi. Et dans la perspective d'un XXI^e siècle où l'éducation sera plus importante que jamais, on comprend mal comment le fait de produire de l'ignorance à rabais aide la cause d'un peuple avec une certaine ambition nationale.

Jérôme Lussier

L'Hiver par Carbone 14

Des dérives hivernales aux dérives

C r e a t i v e s

ISABELLE PORTER

Hiver... Le mot à lui seul évoque tout un monde d'images, de résonances passées et futures. Clé de notre art de vivre, des bruits et des tons de nos existences, parfois refoulées, parfois éperdues de liberté, il est toujours ce même hiver, figure de nos petites douceurs et de nos passions les plus dangeuses. L'hiver nous envahit, nous possède, nous déstabilise, nous définit. Est-il thème plus susceptible de toucher nos sensibilités, surtout lorsque tout récemment, l'hiver nous a bouleversé comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Pour toutes ces raisons et aussi parce qu'on s'est habitué à des prestations d'envergure chez Carbone 14, le nouveau spectacle de Gilles Maheu pouvait difficilement décevoir... Et pourtant !

L'Hiver/Winterland se veut la conclusion et la synthèse de la trilogie entamée avec *La Forêt* en 1994 et poursuivie par *Les âmes mortes* en 1996, deux productions saluées par le public et la critique au Québec comme à l'étranger.

L'auteur a construit le spectacle autour d'une dynamique d'oppositions: froid/

chaud, oui/non, douceur/cruauté, flocons/tempête, amour/haine, grande noirceur de notre passé/sombre décadence de notre présent...

Ironiquement, le travail de Gilles Maheu qu'on a souvent qualifié de très ou trop abstrait surprend cette fois par son manque de subtilité. L'auteur nous offre dans la plus grande partie de son spectacle, une espèce de vision pop-art de l'imaginaire québécois. Des phoques et des castors dansent la valse sur "I'll be home for Christmas" de Bing Crosby après un dialogue d'amoureux (elle anglophone, lui francophone) ponctué de oui et de non. On a l'impression que le spectacle a été monté par un artiste étranger abordant la culture de l'hiver comme une série de blocs monolithiques: le père Noël, le hockey, le référendum, les autochtones et la censure du clergé. À la fois réducteur et respirant le déjà vu, ce portrait manque de nuances et d'originalité. Malgré tout, ces effets faciles amusent et ponctuent le spectacle d'une touche d'humour.

Mais encore!

C'est davantage dans son délire sur la du-

reté de l'hiver que l'auteur semble se perdre et nous perd avec lui. Après une trop brève série de saynètes sur l'imaginaire québécois empreintes de sensibilité et de poésie, on veut nous montrer la cruauté de notre froid-monde postmoderne-ou-règne-la-décadence. Succède alors une série de tableaux où des êtres vêtus de noirs se défont sur de la musique techno. Le tout s'éternise inutilement, les répétitions s'accumulent et les chorégraphies impressionnent peu. Mais lorsqu'on nous sert Nelligan en rap et qu'un mur de graffitis multicolores vient couvrir le mur du fond de la scène, ça devient perturbant ! Je me demande : "Suis-je dans un mauvais épisode de Watatatow ou dans la salle de mon école secondaire à regarder la comédie musicale de fin d'année des 3e secondaire ?

S'ajoutent à cela divers problèmes techniques, des chorégraphies pas encore au point et souvent mal synchronisées ainsi que la présence assez envahissante d'une chanteuse capable de rendre Emile Nelligan assomant.

Tout cela est bien triste... Pour les créateurs, les spectateurs, pour Nelligan et pour l'hiver.

D'autant plus que certains passages du spectacle étaient époustouflants de beauté et d'émotion (la danse des couples torse nu, enveloppés de fourrures, éperdus sous les doux auspices de "Devant deux portraits de ma mère" de Nelligan). Aussi, l'utilisation de divers médiums (danse, textes lus ou montrés, projections, films, chants) ainsi que l'utilisation de divers paliers d'ombres (la marque de commerce de Gilles Maheu) donnent à ce théâtre un cachet particulier. À eux seuls ces moments justifient presque le détour mais nous rappellent en même temps ce dont Carbone 14 est capable et à côté de quoi on est passé cette fois-ci.

Oeuvre de François Vincent

Happy together

quand le sentiment fait l'image

KARINE ABADIE

Récompensé du prix de la mise en scène au dernier festival de Cannes, *Happy Together* de Wong Kar-Wai fait enfin son apparition sur les écrans montréalais, en version originale. Sixième film du réalisateur de Hong Kong, qui a déjà démontré son talent dans *Ashes of Time* (1994) et *Chungking Express* (1994), *Happy Together* est un film qui troque résolument le dialogue pour l'image, le fond pour la forme, exposant, sans concession, le quotidien d'un couple et le point de non-retour qu'une relation amoureuse peut atteindre, sans savoir pourquoi.

L'intérêt du film de Wong Kar-Wai ne réside pas dans le scénario. La trame dramatique est assez simple, voire un peu limitée : deux homosexuels amoureux quittent Hong Kong pour l'Argentine, s'y séparent, se retrouvent pour se séparer à nouveau, prennent des directions opposées et cherchent à rentrer chez eux, chacun de leur côté. C'est la mise en images de ce scénario qui est exquise et sublime. Le réalisateur joue sur les impressions que peut produire une image, alternant entre le noir et le blanc, la couleur, le sépia, le

bleu pâle, provoquant à chaque fois l'extériorisation d'un état d'âme.

Wong Kar-Wai multiplie les prouesses techniques, recherchant une nouvelle façon de décrire, sans un mot, l'angoisse ou la tristesse, de toucher la subjectivité du spectateur en traduisant une émotion en images. Un des plus beaux exemples de ce désir de traduction précise et absolue est cette scène où les deux personnages principaux, Lai Yiu-Fai et Ho Po-Wing — interprétés superbement, avec justesse et sensibilité par Tony Leung et Leslie Cheung — dansent le tango dans une cuisine. Une lumière puissante de blancheur les éclaire comme provenant d'un puits de lumière, amenant l'impression de l'attente d'une sensation totale de bien-être et de bonheur. Cette scène est

intense, car traitée avec sensibilité et simplicité, dénuée de tout artifice.

On comprend que Wong Kar-Wai n'a pas

tant voulu aborder une histoire d'amour entre deux hommes qu'une histoire d'amour, point. La tendresse et la sensualité qui se dégage de cette seule image résume sans aucun doute le besoin des deux personnages d'échapper au déchirement qui les guette. Et c'est là tout le génie du réalisateur : réussir sans cesse à surélever ses personnages, en traitant la réalité qui les entoure le plus fidèlement possible et en créant, au moyen d'astuces techniques, des ambiances et des atmosphères déchirantes de vérité.

Ces ambiances ont l'odeur de la mélancolie, pour un temps puis, celle de l'espoir. *Happy Together* est un film double, décrivant un présent dans toute sa durée, mais tourné vers le passé, puis cherchant l'avenir. Ce passé, c'est le bonheur perdu entre Lai et Ho, bonheur perdu quelque part sur une route du sud de l'Argentine; c'est le désir de « repartir à zéro », de chercher à être ensemble, d'être heureux encore une fois; ce sont les cascades d'Iguazu, le point de fuite, le rêve qui unit les amants dans un présent où ils se séparent. L'avenir, c'est la séparation, la solitude de Lai; c'est le retour à Hong Kong, à la vitesse et à l'étourdissement; c'est la liberté retrouvée, le souvenir heureux de l'amitié avec Chang; c'est le présent qui s'est détaché du passé, qui est allé au bout de ses limites. Entre les deux, il y a la rupture, autre moment fort du film : une scène empreinte de lyrisme et de poésie où Lai, dans un ba-

teau dérivant sur des eaux polluées, pleure son chagrin avec, toujours en tête — et sur pellicule — les images des cascades d'Iguazu, de ce rêve à deux envolé.

Ce film de Wong Kar-Wai serait tout à fait différent sans sa musique qui augmente la puissance des images. *Happy Together* danse sur le rythme, sur un superbe tango d'Astor Piazzola et des morceaux fous de Franck Zappa. L'univers musical contribue à l'éclectisme du film tout en s'inscrivant en union totale. Avec des images au ralenti, des nuées de fumée de cigarettes, de l'alcool étranger à la déchéance et une musique qui crie le désespoir d'un cœur tournant en rond dans un cul-de-sac, Wong Kar-Wai augmente l'impact visuel en lui donnant une dimension sonore très forte, en symbiose totale avec la forme.

Happy Together mérite sans conteste son prix de la meilleure mise en scène. C'est un film qui s'organise comme une magnifique chorégraphie autour de la notion de bonheur commun. Même si le scénario n'a pas de grands élans littéraires, il reste en accord avec une ligne directrice simple. Les images sont l'essence du cinéma et celles de Wong Kar-wai décrivent les moments d'une vie tout en nuance. « Je ne peins pas l'être, je peins le passage. » Voilà ce que dit le réalisateur à propos de son film, et c'est la meilleure synthèse qui peut être faite sur un film qui explore les ravages du temps...



Masculin / Féminin

L'amour prise de tête

DAVID GROISON
GAËLLE LE BREC

Masculin/féminin n'est pas une pièce de théâtre. C'est une thérapie de groupe. En effet, les thèmes abordés semblent tout droit tirés de la rubrique « Bien-être » de Châtelaine : mieux vivre son corps, assumer sa féminité, apprendre à écouter l'autre, bien vivre sa séparation, etc.

Avec de tels thèmes, la pièce tombe facilement dans le cliché : les hommes se tapent dans le dos en buvant de la bière et en regardant des films pornos. Les femmes magasinent en parlant de leur dernier chum. Et puis il y a bien sûr (au secours !) le coup de l'ascenseur. Vous êtes-vous déjà retrouvé seul dans un ascenseur (en panne, cela va de soi) avec une belle blonde qui vous plaît et

à qui vous plaisez et qui, cinq minutes plus tard, vous embrasse goulûment dans l'obscurité ? Cet improbable miracle, ce cliché éculé, *Masculin/Féminin* n'a pas hésité à le resservir.

Les personnages, eux-aussi, sont extrêmement caricaturaux. L'homme est soit un gros

monocle, soit un fif, pas de juste milieu. La femme de quarante ans a une libido débordante et celle qui vient de se faire quitter met « une armure entre elle et les autres. » Les comédiens, lorsqu'ils en ont le temps, arrivent pourtant à incarner de tels personnages. Normand D'Amour nous émeut et nous

fait rire dans un rôle de macho méprisant. David Savard, ainsi que les quatre comédiennes sont eux aussi vivants.

« Lorsqu'ils en ont le temps » parce que la pièce est une succession de saynètes, de quelques secondes parfois. Ce n'est que lorsque les situations se mettent en place, que les scènes deviennent crédibles,

et que les personnages deviennent plus justes. La pièce mériterait sûrement d'être resservie autour de ces moments-là (trois heures dix de spectacle, c'est long, très long...)

Le choix de la mise en scène est de faire se succéder, entrecoupées de noirs, des scènes, ou féminines, ou masculines. La séparation est totale. Le public se fait face, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le plateau est lui aussi séparé en deux ; des cloisons, au milieu, montent, descendent ou coulissent ; elles fractionnent l'espace. Les femmes ne verront les hommes qu'au travers de lucarnes et réciproquement. Ce dispositif original crée une barrière entre les deux sexes qui semble infranchissable. Que l'on est rassuré lorsque enfin les corps se touchent !

C'est de cette barrière dont il est question ici. Chaque geste est maladroit, rien n'est simple, tout est compliqué. L'amour est une lutte, la séduction un combat. Chaque émotion se doit d'être verbalisée. Des coupables doivent être trouvés. De chaque côté, le père est désigné... On a mal pour eux. On se dit qu'en comparaison, notre vie sentimentale est bien simple.

Masculin/Féminin est un spectacle long. Les hommes, entrés par la porte de service, baillent. Les femmes, plus nombreuses et entrées par la grande porte, rient plus souvent (y-a-t'il un biais quelque part ?) Elles sont ravies de se moquer de ces hommes qui (étude à l'appui !) pensent au sexe toutes les huit minutes. Dans ce spectacle, on assiste donc à une thérapie qui nous concerne rarement, même si, quelques fois, la vérité est au rendez-vous.

Masculin/Féminin
Une création de Michel Laprise
A l'Espace Libre
Jusqu'au 12 février.



Photo: Denis Michaud

Concert d'adieu de French B

SÉBASTIEN ROCK

Oui, je m'en souviens

Je m'en souviens, comme si c'était hier. Un rythme dansant. Un son électronique. Des paroles en français et, ma foi (!), Charles De Gaulle !? Et oui, le Québec et De Gaulle se refont la bise, vingt ans plus loin dans le continuum de l'espace-temps politique. Son « Vive le Québec libre », du haut de l'hôtel de ville de Montréal, résonne encore, tonitruant; le Québec connaît l'échantillonnage musical et chante avec le Bill 101. Je n'ai pas encore terminé mes études secondaires.

Maintenant à l'université, j'ai bien dû vieillir un peu. Mes goûts ont bien dû évoluer. Mes passions devraient bien se calmer. Et pourtant, non. En assistant au concert de séparation (!) des French B., j'ai ressenti le même frisson que la première fois. Au-delà de la *partisanerie*, ce frisson reconnaît ceux qui restent debouts.

Le public les attend, ces French Bastards. Ces French Bastards qui chantaient, jouaient et jouissaient en français. Le concert a lieu dans une salle communautaire. Le vestiaire est plein. La bière n'est pas chère.

La première partie est assurée par le quatuor Guérilla et le trio Les chiens. Les premiers prennent le relais des French B. et, courant plus vite qu'eux, nous incitent à une guérilla québécoise, militante, locale, et urgente. Les seconds dérivent des feu-Possession Simple et nous amènent les French B, tout en douceur (sic). Le guitariste et le bassiste des Chiens joueront avec Jean-

Robert Bisaillon, Richard Gauthier, Roger Myron et autres Bastards d'occasion.

Vous auriez dû être là. Pour ou contre. De bout, on pouvait rejoindre le grand Gauthier. Gesticulant, grimaçant, le chanteur rapellait à la fois, et c'était impressionnant, Mick Jagger, David Bowie, Billy Idol, un gars des Duran Duran et Gilles Vigneault! Les années 80, techno-métal-politico-théâtre, et, malgré moi, un bon spectacle.

Je m'étais préparé pour la séparation en

quait joliment. Moi le premier. J'avais l'impression d'assister à la version québécoise du *Rocky Horror Picture Show*. Une de ces raretés « underground » qui ne peut fonctionner qu'en salle. Ils ont tout joué. Trois rappels. De l'émotion vive. Un dernier spectacle. Leur plus grande foule.

L'esprit revit dans les groupes qu'ils auront influencés, eux, ces alternatifs québécois de première heure. La scène locale leur en doit, apparemment, beaucoup. Pour ma part, je



Photo: Élodie Bernier

écoutant leur second album: *Légitime Démence*. À la première écoute, j'ai eu le frisson, mais pas pour les mêmes raisons. Mélodies hésitantes, échantillonnages prudents. Textes naïfs, traits très gras, dénonciations nébuleuses qui laissent froid. Et pourtant, la salle Salaberry, samedi soir dernier, embar-

dois reconnaître qu'il est rare d'occuper les ondes québécoises et de pouvoir reprendre à son compte (voir en exergue, sur la pochette de *Légitime Démence*) ces mots de Léo Ferré: « Il y a deux sortes d'hommes, ceux qui ne se prosternent jamais et les autres. »



La merveilleuse histoire des chiffres

NICOLAS DELERUE

Compte pour tous

Depuis quand l'homme sait-il compter ? Tout dépend de la définition que l'on donne à ce mot. Les peintures des hommes préhistoriques nous montrent qu'ils savaient déjà comparer deux ensemble pour dire s'ils étaient égaux (par exemple dessiner 7 points quand ils avaient capturé 7 animaux à la chasse), mais ce n'est que depuis tout récemment dans l'histoire de l'humanité que les nombres ont des noms.

L'apparition de la notion de nombre dans le langage est beaucoup plus tardive et de nombreuses langues primitives ne comportaient que les notions élémentaires indispensables à la communication, c'est-à-dire que seule la distinction entre le singulier et le pluriel était faite.

La guerre de trois...

La communication utilise souvent trois « personnes » différentes : « moi », « toi » et « le reste ». La prise de conscience de cet état de fait, bien qu'elle puisse nous sembler évidente, ne s'est pas faite rapidement, et le chiffre 3 n'est apparu que très tard après les chiffres 1 et 2. Certains peuples ayant été isolés du reste de l'humanité pendant longtemps, parce qu'ils ont été assez favorisés par leur milieu naturel pour ne pas avoir besoin d'évoluer sur ce plan en sont restés à cette notion. Le fait que le chiffre 3 permette de scinder l'univers en « moi », « toi » et « le reste », lui donne un attrait particulier qui explique son importance ésotérique.

Une fois l'invention du chiffre trois concrétisée, l'étape suivante fut son dépassement. Celui-ci s'est trouvé le plus souvent justifié par la nécessité d'« échanges » commerciaux avec des peuples voisins. Une fois le chiffre 3 dépassé, la notion de « compter » n'était plus liée à aucune autre et l'invention des chiffres suivants se fit assez rapidement au gré des besoins commerciaux.

Certains chiffres attirèrent toutefois plus l'attention que d'autres. Le chiffre 7 par exemple, permet une autre répartition de l'univers. En effet, si vous considérez toutes les directions qui existent autour de vous, il y a « devant », « derrière », « à droite », « à gauche », « au-dessus », « au-dessous », et « vous », cela fait un univers réparti en 7 éléments... Certains peuples celtiques, par exemple, bougeaient les corps de leurs morts selon un rituel basé sur 7 positions différentes, pour s'assurer que leurs morts aient parcouru tout l'univers.

Plusieurs façons de compter sur ses doigts

La raison pour laquelle le chiffre 10 est fortement présent dans notre vie quotidienne est assez évidente, et j'invite ceux qui ne la connaissent pas à recompter leurs doigts. Pourtant, cette manière de compter sur ses doigts, qui peut nous paraître très pratique n'est pas la première à avoir été inventée. Les Babyloniens comptaient avec leurs mains, mais au lieu de compter leurs doigts, ils comptaient leurs phalanges. Avec leur pouce, ils désignaient successivement les phalanges des

quatre autres doigts de la main, ce qui donne (normalement) 12. Les Babyloniens (5^e millénaire avant l'ère chrétienne) comptaient effectivement jusqu'à douze sur une seule main. Par contre, pour les nombres plus gros, ils comptaient avec les deux mains, mais vu qu'ils n'avaient pas besoin de trop gros chiffres, ils se contentaient de compter les douzaines avec leurs doigts sur la deuxième main. 5 doigts fois 12 phalanges, cela fait 60 ! Les Babyloniens furent les premiers à mener de très gros travaux en astronomie, et ils mirent au point une manière beau-

coup plus précise de compter le temps dans la journée. Évidemment ils utilisèrent leur méthode de comptage et décomposèrent donc la journée en 12 parties égales, chacune subdivisée en 60 sous-parties... Leur système fut adopté par toute l'Antiquité et nous a été transmis, ce qui explique qu'encore maintenant nos journées aient 12 heures (12 heures pour le jour et 12 pour la nuit) et que ces heures soient subdivisées en 60 minutes chacune. Les Babyloniens ont aussi mis au point un calendrier basé sur les cycles du soleil (4700 avant JC). Ils ont trouvé naturel de le subdiviser en 12 mois, et notre calendrier actuel n'en est qu'une adaptation...

Le 13^e élément

L'importance ésotérique du chiffre 13 découle aussi de cette manière de compter des Babyloniens car le 13^e élément était le premier à ne pas pouvoir être compté. La croyance voulant que 13 personnes à table porte malheur découle par contre de la Bible puisque Jésus avait 12 apôtres (12, preuve de l'influence de la culture Babylonienne) et ils étaient donc 13 à table lors de la dernière cène. Parmi eux se trouvait Judas qui dénonça Jésus aux romains.

La représentation des nombres pose elle aussi quelques problèmes

Après avoir découvert comment compter, les peuples anciens ont senti le besoin de conserver des traces de ce qu'ils avaient compté. Les traces de « comptabilité » les plus anciennes ont été trouvées sur certaines grottes préhistoriques où les hommes dessinaient autant de symboles que d'objets qu'ils avaient comptés.

La distinction entre « singulier » et « pluriel » s'est très vite faite, et encore aujourd'hui, les tribus primitives ayant les systèmes de numération les plus simples disposent d'au moins deux symboles, l'un utilisé pour symboliser un objet seul et l'autre utilisé pour symboliser un groupe d'objets.

Pour simplifier les nombres, des symboles spéciaux ont été inventés avec des valeurs particulières.

Ce système, si il a le mérite d'être très simple est devenu difficilement utilisable lorsque les premiers échanges commerciaux ont vu le jour. En effet, au-delà d'une vingtaine d'objets, un système de comptage ne comportant que des objets semblables devient incompréhensible. Les premiers peuples « commerçants » ont donc cherché d'autres systèmes. La méthode qui fut adoptée en Asie mineure et qui s'est ensuite répandue dans tout le monde antique utilisait des symboles ayant la valeur de plusieurs objets. Ainsi, les Babyloniens (5^e millénaire avant l'ère chrétienne) faisaient une encoche dans l'argile avec leur stylet (rappelons que le papier a été inventé par les Chinois et n'était pas connu à cette époque en Asie mineure). L'encoche avait une valeur différente selon sa forme, et ce système permettait de réduire considérablement la taille des « nombres ». Par exemple, 33 était représenté par 2 encoches de 12 et 9 encoches de 1 ($2 \times 12 + 9 \times 1 = 33$). Ce système beaucoup plus pratique fut repris par les Égyptiens, les Grecs et les Romains...

$$\vee = 12$$

$$\bullet = 1$$

$$\vee \vee \begin{array}{ccc} \bullet & \bullet & \bullet \\ \bullet & \bullet & \bullet \\ \bullet & \bullet & \bullet \end{array}$$

$$2 \times 12 + 9 \times 1 = 33$$

En utilisant plus de symboles, on réduit la taille des chiffres, mais on augmente la complexité

Les Égyptiens utilisaient beaucoup les nombres et la géométrie. En effet, après chaque crue du Nil, il leur fallait redéfinir les limites des parcelles de chaque champ. Environ 5 siècles avant l'ère chrétienne, ils apportèrent une nouvelle modification au système : il définirent plus de symboles en utilisant un symbole différent pour chaque chiffre de 1 à 9, puis une autre série de symboles pour chaque type de dizaine (de 10 à 90), de centaine etc... Le système indien ancien (300 ans avant JC) utilisait lui aussi cette méthode. Toutefois, ce système avait ses limites : quand les nombres devenaient trop grands, il n'existait plus de symbole et il fallait à nouveau faire de gros ensembles de chiffres. Ce système requerrait en outre l'apprentissage d'un grand nombre de symboles, ce qui le rendait complexe.

L'usage de la position des chiffres permit des progrès révolutionnaires

C'est d'ailleurs d'Inde que sont parties les améliorations suivantes. Jusqu'à présent, seul le nombre d'objets de chaque sorte importait. Les Indiens mirent au point un système « positionnel »,

c'est à dire un système où la position des chiffres avait son importance : le chiffre le plus à gauche était considéré comme représentant les unités, puis le chiffre juste à sa droite, les dizaines, puis les centaines et ainsi de suite... (pour ceux qui n'auraient pas compris, c'est le système que nous utilisons actuellement !).

Toutefois, s'ils connaissaient les chiffres de 1 à 9, les Indiens n'utilisaient pas encore la notion de zéro, dans le système positionnel, on marquait les positions vides par un point. Ainsi, 10 aurait été marqué par le symbole représentant « 1 » suivi d'un point...

La simplicité de ce système qui ne requiert que la connaissance de 10 symboles et qui n'est pas limité en taille était révolutionnaire. Les Arabes l'adoptèrent très rapidement (ils parlent d'ailleurs encore de « chiffres Indiens » pour évoquer ce que nous appelons les « chiffres arabes », puis l'empereur Charlemagne l'introduisit en Europe.

La bataille du zéro

La notion de « rien », de « vide » ne fut pas simple à appréhender et à mathématiser. Alors qu'ils repoussaient sans cesse la limite supérieure jusqu'à laquelle ils savaient compter, les anciens ne se souciaient pas de considérer le vide comme un chiffre. Ptolémée fut l'un des premiers à utiliser, en 150 après JC, un symbole ne représentant rien dans son livre « almageste », et encore ce symbole ne servait qu'à marquer une position et n'avait pas de valeur numérique. Il faut attendre le 5^e siècle de l'ère chrétienne pour que l'on trouve les premières traces d'un élément ayant une valeur nulle. Ces premières références se trouvent dans un texte hindou où l'on parle de « sunya » (qui signifie vide en hindou). Ce mot est devenu « sifra » en arabe, « zephira » en latin (qui fut la langue scientifique de l'Europe jusqu'à la renaissance) et enfin « zéro » en français. La dernière étape venait d'être franchie et le système positionnel avec zéros remplaça progressivement tous les autres systèmes en vigueur à l'époque. Un texte contenant des chiffres très proche des nôtres a été retrouvé en Espagne dans des documents datant apparemment du tournant du premier millénaire mais il faut attendre le 15^e siècle chrétien pour que les chiffres deviennent standardisés en Europe...

Si notre écriture est moderne, nous parlons encore de manière archaïque

Si les Indiens nous ont transmis un système très performant pour écrire les nombres, sur le plan de la parole, nous en sommes restés à un système beaucoup plus archaïque où nous utilisons des « symboles » (mots) différents pour exprimer l'idée d'une unité (un) ou d'une dizaine (dix), preuve qu'il nous reste encore des progrès à faire sur ce plan.

Il existe aussi d'autres manières de compter selon les besoins spécifiques de telle ou telle science et d'autres systèmes aujourd'hui inusités seront probablement utilisés dans le futur. Alors que savoir compter est indispensable dans notre vie quotidienne, on se rend compte que l'homme a mis très longtemps pour maîtriser cette notion qui est encore en pleine évolution...

Un bébé hermaphrodite

NICOLAS DELERUE

Donner naissance à des bébés-éprouvette est devenu quelque chose de très répandu. Pourtant, certaines protections contre les malformations génétiques sont inactivées lorsque l'on utilise cette technique. Dans de nombreux cas ces déformations peuvent être détectées suffisamment tôt mais pas toujours. L'une de ces malformations a amené la naissance d'un bébé hermaphrodite il y a quelques jours à Aberdeen (Écosse).

La naissance de Louise Brown, le premier bébé éprouvette au monde, il y a 20 ans, a insufflé un vent d'espoir à de nombreux couples infertiles. Depuis lors, plus de 100 000 enfants sont nés grâce à la fécondation « in-vitro », qui est devenue pour de nombreux couples, le seul moyen d'avoir des enfants partageant leur patrimoine génétique.

L'un des derniers numéros du *New England Journal of Medicine* rapporte un cas où un de ces enfants serait né avec à la fois un organe sexuel mâle et femelle. Pendant la fécondation in-vitro, un chromosome X et un chromosome Y se seraient

emmêlés et « en plus, les chromosomes se sont combinés pour donner le fœtus » explique le docteur Dorothy Mitchell-Leef, de « Reproductive Biology Associate », une société spécialisée dans la fécondation in-vitro. Or, généralement, lorsque les chromosomes s'emmêlent, les étapes suivantes de la croissance du fœtus n'ont pas lieu. Ce phénomène de mélange de chromosomes peut aussi se produire dans la nature « peut-être une fois sur 25 000 », a ajouté le docteur Mitchell-Leef. Les spécialistes affirment que cette anomalie « hermaphrodite » peut être corrigée par chirurgie, mais l'enfant, devenu(e) adulte, sera probablement stérile.

Vu qu'il s'agit du premier cas de mélange de chromosomes signalé en vingt ans de fé-

condation in-vitro, les experts restent confiants de la fiabilité de cette technique. Le docteur Mark Perloe, un spécialiste de la maternité au « Atlanta Reproductive

infertiles.

Il faut savoir qu'aux États-Unis les couples infertiles représentent un très grand marché. En effet, ces couples sont prêts à dépenser des sommes considérables pour avoir un enfant. Les centres de reproduction artificielle cherchent à attirer des clients par tous les moyens. Ils craignent dès lors que ce genre de problèmes n'effraie leur clientèle. Il n'y a pas de rapports montrant que la fécondation in-vitro ait augmenté les probabilités de malformations à la naissance et beaucoup de médecins pensent que c'est toujours la solution idéale pour les couples stériles.

Malgré tout, il est intéressant de remarquer que cette naissance anormale s'est produite en Écosse, à quelques kilomètres de l'endroit où est née Dolly, la première brebis jamais clonée. Les deux événements ne sont pas liés, mais nous devons nous souvenir que plus nous jouons avec la volonté de la nature, plus nous risquons d'être confrontés à des situations anormales.



Health Center » a affirmé qu'il allait continuer à conseiller ce procédé aux couples

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiantes et employés de McGill (avec carte): \$4.65 par jour, \$4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$5.90 par jour, \$4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

LOGEMENT

Apts to rent - 1 1/2, 2 1/2, 3 1/2. Heated, hot water, renovated, painted. Fridge, stove included. Situated across from de l'Eglise Metro station. Call 761-0808.

AIDE DEMANDÉE

Earn \$100-\$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828. WWW.BARTENDING.COM

Travel-Teach English: 5 day/40hr (Feb. 25-Mar.1) TESOL teacher certification course (or by correspondence). 1,000's of jobs available NOW. FREE information package, toll free 1-888-270-2941.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/ week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants
INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

À VENDRE

Daytona Beach Florida Spring Break 1998.
\$289 February 20-March 1. 7 nights. Daily Pool-deck Parties, beach activities. Fun, Sun, Party-time! 392-9789.

PERSO N A L

Are you willing to become an egg donor for an infertile couple anxious to have a baby? All expenses paid. Please call Linda at 514-849-1329.

COURS / ÉDUCATION

Art Courses

Pottery, sculpture, painting, drawing, live model, free studio time. 460 St. Catherine W. #502 Metro McGill 879-9694.

Come and Practice your French with Francophones. Bilingual Club Half and Half. Tel. 465-9128.

Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie
Verres de contact gênants
INSTITUT LASER ULTRAVISION
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP, contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwitko

Ancien président, Comité consultatif sur le Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.
5591, Côte-des-Neiges, Mtl, Qc, Canada
1(514)735-1133 1-800-20LASER

ÊTES-VOUS UN DIPLÔMÉ EN SCIENCES, EN GÉNIE OU EN TECHNOLOGIE?

LE CAS ÉCHÉANT, LES TEXTILES SONT PEUT-ÊTRE LA SOLUTION POUR VOUS.

Le Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile - un partenariat syndical-patronal - vous invite à examiner un nouveau programme intensif de stages en gestion, d'une durée d'un an. Offert à Hamilton (Ontario), le programme est dispensé par le Mohawk College (Faculty of Engineering Technology) et par McMaster University (School of Business).

Ce programme de langue anglaise, qui doit débiter en mai 1998, vous offre:

- une éducation de classe internationale en techniques textiles;
- une formation globale axée sur les compétences en gestion;
- un stage de quatre mois en milieu de travail;
- un enseignement gratuit (pas de frais de scolarité);
- d'excellentes perspectives d'emploi à temps plein, bien rémunéré, après avoir suivi le cours avec succès.

L'industrie canadienne du textile est une industrie à haute technologie, très dynamique et très compétitive. Nous avons besoin de gestionnaires et de spécialistes possédant une solide formation et très motivés.

Si les textiles vous intéressent et si ce stage vous plaît, veuillez communiquer avec Gordon DiGiacomo ou Shirley McKey au (613) 230-7217 ou nous envoyer un courrier électronique à thrc@sympatico.ca. Vous pouvez aussi nous envoyer un fax à (613) 230-1270 ou nous écrire à l'adresse suivante:

Conseil des ressources humaines de l'industrie du textile
66, rue Slater, bureau 1720
Ottawa (Ontario) K1P 5H1

Prière de visiter notre site Web à www3.sympatico.ca/thrc.



Textiles
Human
Resources
Council

Conseil des
ressources humaines
de l'industrie
du textile



Refusant toujours de donner carte blanche aux inspecteurs de l'ONU, Saddam fait face à nouveau aux menaces de l'oncle Sam qui estime que le dictateur irakien doit coopérer s'il désire éviter une autre intervention militaire. Mais qu'en est-il vraiment de ce conflit ?

EMBARGO BIOLOGIQUE

PATRICK PRIMEAU

Devant l'éventualité d'un autre déploiement militaire américain en Irak, il demeure primordial de se questionner sur le bien-fondé d'un tel geste et d'examiner le conflit sous des yeux différents.

De prime abord, nul ne doute de la capacité de destruction à la disposition du chef d'état irakien. Selon les services de sécurité des États-Unis, le dictateur aurait à sa disposition une multitude d'armes biologiques et chimiques - objets de l'intervention des inspecteurs de l'ONU - étant aussi meurtrières que la bombe atomique sinon plus, car de très petites quantités peuvent parvenir à décimer de larges populations.

Que la communauté internationale intervienne afin de limiter la marge de manoeuvre de cet homme (aux intentions parfois nébuleuses) serait sûrement

justifiable dans les circonstances. Par contre, y aurait-il d'autres solutions envisageables à long terme pour résoudre ce conflit interminable et pour éviter avant tout, d'autres affrontements militaires ? Fort probable.

Confronté à un embargo depuis presque une décennie maintenant, le peuple irakien est dans une situation précaire voyant ses ressources essentielles (nourriture, médicaments, pièces de maintenance, et autres) demeurer à un niveau inacceptable de subsistance. Générant des revenus substantiels provenant de réserves pétrolières importantes, l'Irak est malgré tout l'un des pays les mieux nantis de la région du Golfe. Toutefois, résultat de l'orgueil insatiable américain, Bagdad ne peut utiliser ces fonds pour soutenir, entre autres, ses programmes sociaux, notamment

au niveau de l'éducation et des services de santé.

N'oublions pas que dans les années 70 et 80, l'Irak avait été en mesure de redistribuer de façon relativement équitable ses revenus pétroliers avec des mesures sociales plutôt efficaces considérant le régime autoritaire en place. Certains de ces programmes avaient peu à envier aux pays industrialisés. Par exemple, une hausse progressive du niveau de scolarisation eu cours durant cette période. La persistance des États-Unis à garder en vigueur cet embargo amène sans doute la population irakienne à se rallier derrière leur chef despote, pour des raisons flagrantes. Dans un tel contexte, c'est la loi du « un pour tous, tous pour un » contre les méchants Américains. Pour un simple paysan vivant à des kilomètres de Bagdad, l'Amérique

représente sans contredit l'empire du mal et c'est pourquoi il est tout à fait normal de voir des citoyens irakiens brûler le « stars and stripes » au milieu des places publiques.

Récemment, Bill Clinton mentionnait à la presse que Saddam utilisait une large part de son budget pour développer ses fameuses armes biologiques en laissant une large partie de sa population sans support. Mais l'hypocrisie dans cette histoire réside dans le fait que Clinton serait en mesure de limiter (du moins en partie) les élans expansionnistes de Saddam en levant simplement l'embargo. Ainsi, l'Irak pourrait sûrement réduire ses intentions d'accaparer les ressources de ses voisins par mesure militaire.

Bien entendu, pour un président américain en quête de légitimité au

sein de son gouvernement, une intervention militaire réussie est gage de succès comparativement à un assouplissement de la politique étrangère (dans ce cas-ci, mettre un terme à un embargo qui dure depuis la fin de la Guerre du Golfe). Évidemment, l'Amérique ne peut se permettre, avec raison sans doute, de plier l'échine devant un régime autant contesté sur la scène mondiale.

Au sein du système politique international actuel, les États-Unis sont considérés comme l'état hégémonique par excellence et doivent assumer leur rôle de leader. Par contre, ne serait-il pas l'heure de trouver de nouveaux moyens pour régler des disputes diplomatiques ? Toutefois, les problèmes d'orgueil demeureront sans doute longtemps épineux dans les relations internationales.

BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD BD

